

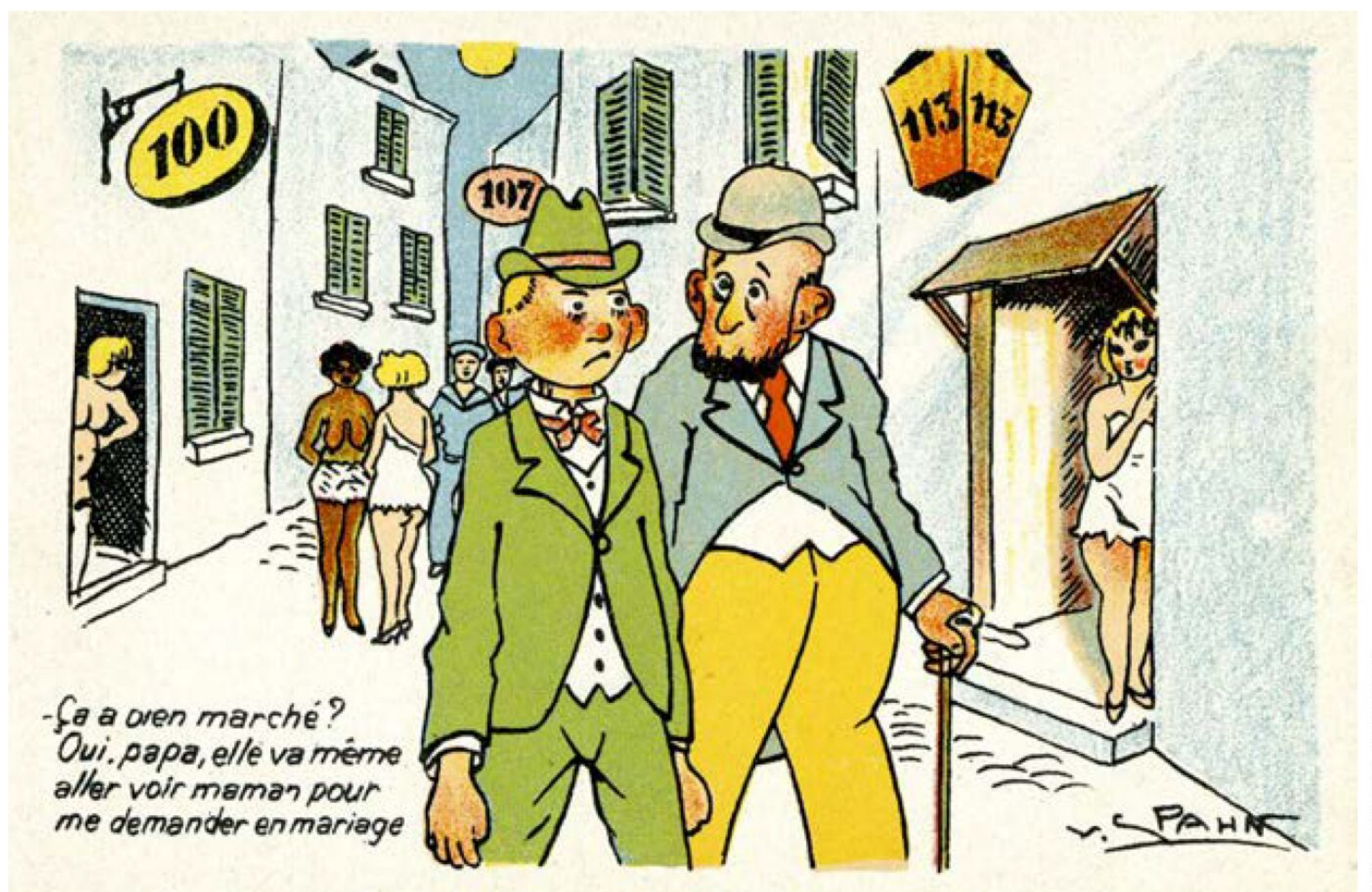
Un rite de passage bien ancré

Les maisons closes sont un lieu de sociabilité masculine. Parfois emmenés par leur père, des adolescents s'y font déniaiser. Mais les jeunes hommes préfèrent s'y rendre en groupe. Ils font alors la démonstration de leur virilité en usant du corps des filles comme d'un objet destiné à les valoriser. **PAR VIRGINIE GIROD**

Lorsqu'on interroge de vieux Parisiens ou provinciaux, certains racontent leur première fois au bordel. À l'âge où les sens s'éveillent, à 13 ou 14 ans, leur père les a emmenés dans une maison close pour être déniaisés par une professionnelle plus âgée, davantage maîtresse d'éducation sentimentale qu'amante. Dans les années 1930-1940, bien que légaux, les claques, en leur crépuscule, ne sont plus guère festifs. En France, comme en témoignent les auteurs de littérature, l'âge d'or des maisons closes se situe dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Paris est une fête, surtout pour les hommes. Elle est la capitale des amours tarifées et de la prostitution légale. Le boxon s'érige alors en lieu de sociabilité masculine. Dans les faits, les jeunes hommes s'y rendent plus souvent avec leurs amis qu'avec leur père. Les garçons bravaches mettent en scène leur virilité naissante sous les yeux de leurs pairs pour en faire la preuve. Un soir, le turbulent Alfred de Musset propose à ses camarades un beau tableau: coucher avec une catin au milieu d'un cercle de 25 bougies.

Les bordels forment la jeunesse

Le joyeux groupe entre dans une maison de tolérance, allume des chandelles mais, le moment venu, alors que la fille est là, les jambes ouvertes dans la lueur chaude des flammes, Musset s'avère tétanisé par les regards de ses amis. L'anecdote est-elle vraie ou inventée? Peu importe car elle illustre l'usage que fait la jeunesse des maisons closes. Les étudiants du Quartier latin s'y aventurent en groupe pour se prouver qu'ils



École normale? Contrairement à ce que suggère ce dessin, si les boxons abritent bien les premières initiations sexuelles, les jeunes, avides de prouver leur masculinité, s'y rendent avec leurs amis plutôt qu'avec leur père ! Carte postale de Victor Spahn (v. 1930).

sont devenus des hommes. Ils valident entre eux leur masculinité en usant des filles comme de simples objets de consommation au service d'un art de vivre rabelaisien. Ainsi, Flaubert raconte aux frères Goncourt que, dans ses jeunes années, pour amuser ses amis au bordel, il choisissait la fille la plus laide et la besognait devant eux en gardant son cigare aux lèvres. L'objectif de son exhibition était d'épater la galerie sans laisser paraître son déplaisir.

Lorsque l'argent manque, les jeunes clients des tolérances se cotisent pour acheter une passe à l'un d'eux. Parfois, le bénéficiaire de la générosité collective est le gagnant d'une partie d'as de cœur, un jeu de cartes à la mode. Si les témoignages parisiens à ce sujet sont plus nombreux, les provinciaux ont les

mêmes mœurs. Ces sorties de groupe inaugurent les amitiés et les solidarités masculines avant la création du scoutisme. Assagis par les ans, ces jeunes chiens fous de la bourgeoisie devenus des notables continuent de se retrouver au bordel. *La Maison Tellier* de Maupassant (1881) montre bien l'importance de ces rendez-vous hebdomadaires. Médecins, députés et autres notaires échappent à la quiétude ankylosante du foyer pour se retrouver entre hommes, fumer le cigare et parler affaires en tâtant négligemment un sein rond comme d'autres caresseraient un chat sur leurs genoux. La soirée se termine dans une chambre. Cette fois, le regard des pairs est dispensable puisqu'il n'est plus utile de prouver sa virilité. À chaque âge ses plaisirs... masculins. **E**

Dossier

... dans son livre *Nuits aux bouges* (1929) illustre toute la dureté du système de la tolérance. En 1938, selon les rapports de police, il existe douze maisons d'abattage à Paris, comme Le Panier fleuri, le 106, boulevard de la Chapelle, Le Fourcy (appelé aussi Le Moulin galant), le 162, boulevard de Grenelle, Le Fragonard de la rue Bessières ou encore le 43, rue Frémicourt. Les plans déploient des espaces quasi carcéraux – alignements de chambres faisant office de cellules lugubres sans lumière naturelle. Ici, plus de place aux raffinements de l'illusion et des espaces évoqués jusque-là. Les systèmes distributifs vont au plus simple pour faire place au rendement. Vastes établissements faisant travailler de 30 à 50 femmes à la chaîne, 52 au Fourcy en 1937, pour des tarifs oscillants entre 5 et 12 francs la passe contre 30 francs plus pourboire dans les grandes maisons. Le bordel de la rue Alexandre-Parodi se réduit à trois méchantes chambres sur cour et un bureau. Pas de bahut et d'espaces pour les prostituées devant enchaîner les passes.

Trente passes par jour contre trois dans les maisons huppées

Le bordel 2, rue Bessières tasse quinze chambres sur seulement deux étages et son estaminet surnommé le «garage» est sans mobilier pour éviter aux clients venus faire la queue de stationner trop longtemps. Souvent, les chambres sont installées directement au rez-de-chaussée pour éviter la perte de temps de l'ascension, ce temps privilégié dans l'imaginaire des luxueuses maisons... À l'entrée d'un bordel quai de l'Arsenal, il est recommandé aux clients de «se préparer à la main», et les entrevues dépassent rarement quelques minutes. La clientèle populaire varie des classes ouvrières à une clientèle immigrée composée pour trois quarts de soldats nord-africains, donnant à certains établissements le nom de «maisons à sidis».

Les fiches de police indiquent un rendement de 30 passes par jour pour une moyenne de trois dans les établissements huppés, révélant le calvaire des prostituées officiant dans ces lieux et faisant de ces affaires florissantes bas de gamme des maisons prisées



CCI/AMPLA COLLECTION

Cercle vicieux Les maisons d'abattage reposent sur une sordide économie : on y admet en grand nombre des clients modestes – militaires et ouvriers – mais qui, en revanche, n'ont pas le droit de se montrer exigeants. Devant une maison close toulonnaise en 1945.

par le milieu. L'exploitation des filles par le système, anciennes prostituées sur le retour, filles pauvres laissées-pour-compte, y est à son paroxysme. Quand un client paye 5 francs, 2 francs reviennent à la maison, sans compter les frais généraux et la visite obligatoire du médecin à la charge des filles.

Cependant, ces maisons n'échappent pas aux contrôles de l'administration et il est à noter, dès les années 1930, une volonté hygiéniste d'assainissement de l'ensemble des lieux de prostitution. «Aucune maison, nous l'affirmons, n'échappe à nos investigations médicales; les femmes attachées aux plus modestes lupanars des boulevards extérieurs sont visitées au même titre que les hétaires des plus luxueuses maisons de rendez-vous. Ces lieux de plaisir sont d'ailleurs tous maintenant confortablement et hygié-

riquement installés; l'eau courante, chaude et froide, y circule à volonté [...]», se targue, en s'avancant un peu sans doute, le Dr Léon Bizard en 1934 dans son ouvrage *La Vie des filles*.

Le dossier de travaux du 162, boulevard de Grenelle montre l'application de nouvelles normes constructives, d'aération, d'isolation et d'apport de lumière naturelle. Preuve que la société et ses architectes prenaient alors part à une réflexion générale sur l'intégration de la prostitution au sein de la ville. L'évolution des règlements et les adaptations architecturales qui en découlent subissent un coup d'arrêt brutal en 1946 avec la loi Marthe Richard, fermant définitivement les portes de ces lieux. Paradoxe: les maisons et leurs systèmes, source d'études, d'analyse, de critiques, entrent alors un peu plus dans l'imaginaire collectif. ■